



TEXTE TAILLÉ

16

LA SPIRITUALITÉ EN
GRANDS CARACTÈRES

Thérèse de Lisieux

Histoire d'une âme

Parole *et* Prière
La Loupe

Prologue

« Rien n'est mystérieux comme ces sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de toute vie. Tout est joué avant que nous ayons douze ans. »

En ce qui concerne sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, tout n'a vraiment été joué que le 30 septembre 1897 lorsqu'elle expira à l'infirmerie du carmel de Lisieux, minée par la tuberculose, âgée de vingt-quatre ans et neuf mois.

Et cependant son contemporain Péguy parlait aussi pour elle, tant il est vrai qu'un destin s'enracine dans un sol, une époque, une famille, qu'il est tributaire d'une hérédité, d'une histoire. Nul n'est une île. Thérèse n'est pas descendue du ciel tel un ange ; elle est née en terre normande, dépendante de ses ancêtres et de son pays.

Avant que le monde entier célébrât sainte Thérèse de Lisieux et sa voie d'enfance, une enfant a existé: Thérèse Martin d'Alençon.

Elle est bien le fruit mystérieux de ces sourdes préparations. Si chacun de ses parents avait suivi le poids de son cœur, « la plus grande sainte des temps modernes » n'eût point vu le jour.

*

* *

Issu d'une famille de militaires, enfant de troupe en des garnisons successives (Avignon, Strasbourg), Louis Martin, né à Bordeaux le 22 août 1823, connut la vie des camps et fut élevé dans le souvenir de la légende napoléonienne, bien que son père ait rallié l'armée royaliste lors des Cent jours. Capitaine sous la Restauration, le futur grand-père de Thérèse prit sa retraite à Alençon en 1830.

Ordonné, méthodique, de tempérament solitaire et méditatif, son fils Louis apprit l'horlogerie, métier de patience et

de précision. À vingt-deux ans, il rêve d'une vie plus solitaire encore et se présente comme postulant au monastère du Grand-Saint-Bernard. Mais ignorant le latin, il est refusé. Après un séjour à Paris, il s'installe comme horloger à Alençon et vit avec ses parents rue du Pont-Neuf menant pendant huit ans une vie quasi monastique remplie par le travail, la prière, la lecture, la pêche – son passe-temps favori – et la fréquentation d'amis au cercle catholique.

Chef-lieu de l'Orne, Alençon compte alors 13 600 habitants. Petite ville calme, elle convient parfaitement à cet homme tranquille et ne doit sa renommée qu'à l'art de ses dentellières qui exportent le fameux point d'Alençon dans toute la France et surtout à Paris où un luxe tapageur cache la fragilité de l'Empire.

Zélie Guérin, née le 23 décembre 1831 dans une famille d'origine paysanne, fut aussi bercée par des souvenirs guerriers, son père, présent à Wagram, ayant terminé

sa carrière dans la gendarmerie. En 1844, il se retire aussi à Alençon, au 36 de la rue Saint-Blaise, face à la préfecture.

Élevée par ce père autoritaire et par une mère qui ne lui témoigna guère son affection, Zélie écrira un jour à son frère : « Mon enfance, ma jeunesse ont été tristes comme un linceul, car, si ma mère te gâtait, pour moi, tu le sais, elle était trop sévère ; elle, pourtant si bonne, ne savait pas me prendre ; aussi j'ai beaucoup souffert du cœur. » (Correspondance familiale, 7 novembre 1865). Elle reportera son affection sur ce frère Isidore, étudiant en pharmacie et sur sa sœur Élise, sa confidente, qui entrera plus tard à la Visitation du Mans sous le nom de sœur Marie-Dosithée. Avec eux, elle entretiendra jusqu'à sa mort une correspondance où elle livrera son tempérament inquiet, souvent triste, mais aussi sa nature vive, ardente au travail, sa foi à toute épreuve, son bon sens, voire son humour.

Comme Louis Martin, elle songe à la vie religieuse. Comme lui, elle essuie un refus catégorique lorsqu'elle demande son admission chez les sœurs de l'Hôtel-Dieu d'Alençon. Alors elle se lance dans la fabrication du point d'Alençon et ouvre un « bureau » à son compte, aidée par sa sœur; habile ouvrière, elle réussira pleinement.

*

* *

Les deux exclus de la vie religieuse, l'horloger de trente-cinq ans et la dentellière de vingt-sept, se rencontrèrent et après de brèves fiançailles se marièrent en l'église Notre-Dame le 13 juillet 1858.

Installés rue du Pont-Neuf, ils vécurent d'abord pendant dix mois – sur la suggestion de Louis, mais d'un commun accord – comme frère et sœur. L'intervention d'un confesseur les fit changer d'avis à tel point que neuf enfants naîtront dans ce foyer, de 1860 à 1873. « Moi, j'aime